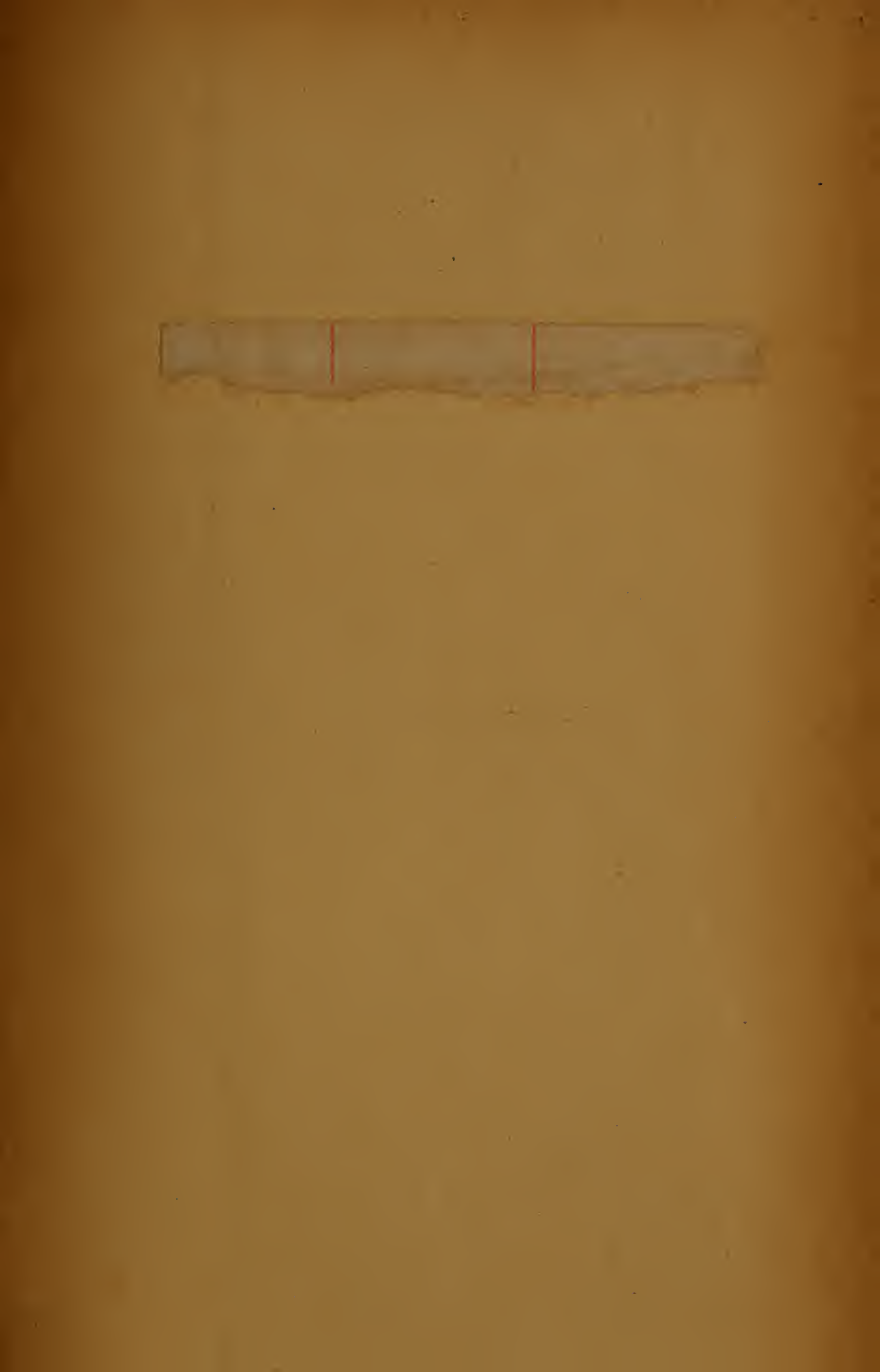




# SONNETS SUR LE SALON

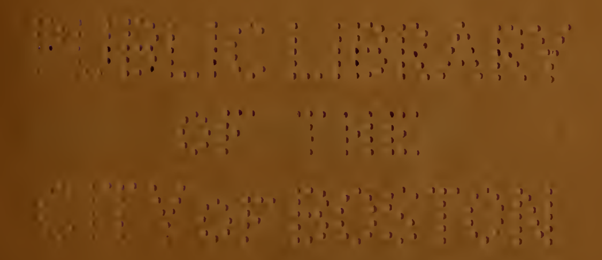
PAR

AMÉDÉE POMMIER.

---

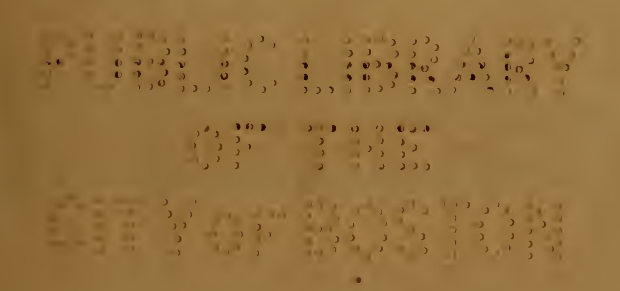
— *Extrait du journal* L'ARTISTE, REVUE DE PARIS —

Numéro du 1er mai 1851



Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1

J'espère qu'on ne me supposera pas la prétention de décider du mérite et d'assigner les rangs, ni surtout d'improuver les artistes dont je n'ai point parlé. Les préférences personnelles d'un profane tel que moi ne sauraient en aucun cas passer pour un jugement, encore moins pour une exclusion. Mon choix a dû naturellement se faire au point de vue de l'écrivain : je me suis fixé aux œuvres qui me disaient quelque chose, par la nécessité d'avoir moi-même quelqué chose à dire.



I

## LE GÉNIE ÉTEINT PAR LA VOLUPTÉ.

LAZERGES.

Il était jeune, beau, d'un esprit vigoureux,
Cet homme qui s'énerve aux bras de la paresse,
Et dont la volupté, fatale enchanteresse,
A décharné la joue et fait l'œil terne et creux.

C'est elle qui, mêlant des philtres désastreux,
Le sein nu, jour et nuit, l'obsède, le caresse,
Et, des grossiers plaisirs lui prodiguant l'ivresse,
Met sur ses nobles traits ce teint cadavéreux.

Dans la coupe il a bu le corrosif breuvage.
Sa vieillesse hâtive en dit tout le ravage;
Ses longs doigts amaigris frôlent son luth brisé.

Poëte, il a perdu son rayonnant empire,
Et la débauche pompe, implacable vampire,
Le reste tiède et lent de son sang épuisé.

II

## BAIGNEUSE ENDORMIE PRÈS D'UNE SOURCE.

CHASSÉRIAU.

Chut ! avançons sans bruit ; gardons de l'éveiller.
Nous pourrons contempler, sous le rideau des branches,
L'imprudente dormeuse et ses épaules blanches,
Et ses bras arrondis lui servant d'oreiller.

Elle a cru sans péril pouvoir se dépouiller
De sa longue tunique aux onduleuses manches.
Car nul ne devait voir le satin de ses hanches,
Hormis le flot limpide, heureux de les mouiller.

Mais comment oses-tu, séduisante baigneuse,
Du danger à ce point te montrer dédaigneuse,
Dévoilant ton beau corps de la tête aux orteils ?

N'est-il plus de sylvain, d'ægipan, de satyre
Qui rôde curieux et lascif, et qu'attire
L'appât d'un sein de neige aux deux boutons vermeils ?

III

## LA LUNE DE MIEL.

COULON.

En négligé galant, trônant dans son boudoir,
La nouvelle épousée (elle est au moins marquise),
Avec ses traits mutins et d'une grâce exquise,
Regarde le mari qui vaque à son devoir.

Aux pieds de son Omphale Hercule a dû s'asseoir.
Omphale exerce en plein l'autorité conquise,
Et l'Alcide à jabot qu'elle mène à sa guise,
Préparant fil, aiguille, atteste son pouvoir.

La rose est fraîche encor. Les désirs que fait naître
Ce corsage entr'ouvert où le regard pénètre
Rendent jusqu'à présent vos ordres absolus.

Mais le temps fuit, madame ; on n'est pas toujours belle.
Dans peu, sachez-le bien, votre esclave rebelle,
Même quand vous prieriez, ne travaillera plus.

IV

## LA FILLE DU DOGE.

BOUTIBONNE.

Si le doge est son père, ou si c'est quelque autre homme,
C'est ce dont, pour ma part, je m'inquiète peu.
Dès qu'elle a pris naissance, il n'importe en quel lieu,
Que ce soit à Venise, ou dans Naple, ou dans Rome.

Elle est belle, voilà l'intéressant, en somme.
Vivante, elle serait un chef-d'œuvre de Dieu,
Et chacun devant elle, empli d'un soudain feu,
Voudrait comme à Vénus lui décerner la pomme.

Certes, ce ne sont pas ses perles, ses joyaux,
Ses tissus de brocart, ses vêtements royaux,
Qui frappent l'œil tandis qu'elle se déshabille;

C'est son bras virginal, son corps d'un blanc de lait,
Son beau petit pied nu, son buste rondelet,
Sa grâce de naïve et douce jeune fille.

## V

## LA POSADA DES TOREROS.

### EUGÈNE GIRAUD.

Qu'il sent bien son terroir, ce cadre de Giraud !
Toute l'Espagne est là, chaude, pimpante et leste,
Hommes en bas de soie, en magnifique veste,
Ainsi qu'en montre encor la course du taureau ;

Yeux noirs, visages durs au teint de zingaro,
Sauvage expression de la mine et du geste,
Guitare qui peut-être interrompt quelque sieste,
Plus, deux cotillons courts dansant le boléro.

Castagnettes, bras nus, voluptueuses poses,
Vif entrelacement de ces jolis becs roses,
Rien qui ne soit ici merveilleusement peint.

Le satin n'habilla jamais taille aussi mince.
Lequel admirer plus, le corset qui les pince,
Ou leur tout petit pied qui courbe l'escarpin ?

## VI

## LE TOMBEAU DE L'AMOUR.

DIAZ.

La gorge découverte et la main sur tes yeux,
Tu pleures feu l'Amour, dolente, échevelée.
Je ne suis pas surpris si sa tombe est scellée :
Quoiqu'il parût enfant, l'Amour était bien vieux.

Te voici dans ce bois, où ton regret pieux
De funèbres tributs couvre son mausolée,
Cœur à jamais en deuil et femme inconsolée,
Pour avoir vu mourir le plus vaurien des dieux.

Dans ta morne attitude, ô fervente pleureuse,
Je lis que son décès te rend bien malheureuse.
Pourtant il ne faut pas à ce point sangloter.

S'il est vrai que l'Amour gît dans la sépulture,
Ne t'en désole pas, ma bonne créature :
Tu peux prétendre encore à le ressusciter.

VII

## LE DÉJEUNER CHAMPÊTRE.

### WATTIER.

Wattier n'est pas Watteau : vous confondiez peut-être.
Doux ébats de Cythère à l'ombre des bosquets,
Convives attablés à de joyeux banquets,
Ou, sur l'herbe, faisant un déjeuner champêtre ;

Beautés à falbalas, aimant à se repaître
Des propos doucereux de ces charmants muguets
Dont on croit sur la toile entendre les caquets,
Wattier rend tout cela non moins bien que le maître.

Quels jolis rubans noirs serrant des cous mignons !
Quels minois chiffonnés ! quels ravissants chignons !
Que d'aparté galants sous les hautes charmilles,

Lorsque le pet-en-l'air et le vertugadin
Se laissent amorcer par le discours badin
De quelque Céladon, grand cajoleur de filles !

VIII

## QUAND L'AMOUR ARRIVE.—QUAND L'AMOUR S'EN VA.

PICOU.

Regardez-les tous deux : c'est un couple d'amants
Qui, les mains dans les mains, causent sous la ramée ;
Du pétulant jeune homme à la voix enflammée
La jeune fille émue écoute les serments.

Mais qu'ils sont loin déjà ces magiques moments !
Voici l'amant qui craint et fuit la bien-aimée,
Et sa rancune, hélas ! résiste, envenimée,
Même aux douceurs qu'on trouve aux raccommodements.

En vain elle se risque à l'appeler du coude.
Il reste froid, morose, inexorable ; il boude,
Regrettant ses aveux, ses baisers, ses cadeaux.

Ainsi le sombre ennui succède aux jours de fête.
L'Amour vient, c'est charmant, on se tourne la tête :
L'Amour part, tout est dit, on se tourne le dos.

IX

## MORT DE CLÉOPATRE.

GIGOUX.

Sur la peau de lion, fauve et royal coussin,
Voyez agoniser la belle Cléopâtre.
Elle est là toute nue, et de ses bras d'albâtre
L'œil suit complaisamment le suave dessin.

Il effleure l'épaule et la hanche et le sein,
Qui s'offrent exhaussés comme sur un théâtre,
Et parcourt cette chair légèrement bleuâtre,
Où circule déjà le poison assassin.

Même dans un serpent j'admire ce courage
D'avoir osé détruire un si parfait ouvrage.
Mais était-ce morsure, ou baiser trop ardent?

Va, pauvre aspic, j'en crois mon cœur qui te disculpe.
Voyant de ce beau corps l'appétissante pulpe,
J'y mettrais bien la lèvre et quelque peu la dent.

X

## LE LEVER.

EUGÈNE DELACROIX.

Sous le rideau de pourpre et son reflet vermeil,
Du lit encourtiné tu délaisses la plume,
Car il est déjà tard et ta vitre s'allume
Aux rayons scintillants que darde le soleil.

Eh quoi! tu n'es pas même en ce simple appareil
Dont parle Jean Racine! Est-ce donc la coutume
Qu'on fasse sa toilette en si léger costume,
Et qu'on se mire nue au moment du réveil?

Il est bizarre, au moins, conviens-en, jeune fille,
D'être sans voile ainsi jusques à la cheville.
C'est un habillement un peu... décolleté.

Pour toi, tu vas peignant ta blonde chevelure,
Et c'est là ton souci. Que faut-il en conclure?
Qu'apparemment on est au plus fort de l'été.

XI

## MÊME SUJET.

### AUX COQUETTES.

Derrière le miroir, ce démon aux aguets,
Dans ce discret asile où l'élégance règne,
Ces roses, ces bijoux, tout ici vous enseigne
A ne pas trop vous plaire aux ornements coquets.

Apprenez le danger des colliers, des bouquets.
Démêlant vos cheveux, quand, au matin, le peigne
Dans leurs longs flots dorés avec amour se baigne,
Que, dans l'écrin ouvert, brillent vos affiquets;

Que, vous applaudissant du bonheur d'être belles,
Vous venez contempler, dans vos glaces fidèles,
Les contours serpentins que votre corps décrit;

Que, comme un souple jonc, votre taille se cambre,
Cherchez bien : vous verrez, dans un coin de la chambre,
Quelque diable embusqué qui regarde... et qui rit.

## XII

## JEUNE BACCHANTE.

CH. LEFEBVRE.

A quoi donc rêves-tu, ma gentille bacchante,
Nonchalamment couchée à l'ombre de ce bois?
Quel est le grand objet qui t'occupe?... Ah! je vois :
Tu lis la plus belle œuvre et la plus éloquente.

Un nid plein d'œufs mignons ! La trouvaille est piquante.
Ce livre merveilleux, que feuillettent tes doigts,
T'apprend que les oiseaux d'Amour suivent les lois ;
Tu tiens de leurs ardeurs la preuve convaincante.

Médite, j'y consens. Ces mystères sont doux.
Le nid qu'ils ont construit fait songer aux époux,
Puis les œufs font songer à la mère couveuse.

Et toi peut-être aussi tu couves dans ton sein,
Pour qu'il éclose un jour, quelque amoureux dessein,
Et c'est pourquoi ce nid te rend toute rêveuse.

## XIII

### LA TENTATION.

CÉLESTIN NANTEUIL.

D'un doute périlleux ton cœur est combattu.
Je le vois, et, si Dieu ne te prête son aide,
Je crains qu'à l'ennemi ta faiblesse ne cède.
Des deux sentiers ouverts lequel choisiras-tu?

Ton corps formé pour plaire est pauvrement vêtu.
Or, c'est double danger qu'être pauvre et point laide.
Le tentateur est là qui pour le vice plaide;
Ton bon ange te dit : Préfère la vertu.

Voilà certe un sujet de réflexions graves.
La vertu, c'est un chou, des poireaux et des raves,
Bref, tous les éléments de l'humble pot-au-feu.

Le vice, c'est l'amour, les beaux fruits, les dentelles,
Les ramiers becquetant leurs tendres tourterelles :
Qui ne conçoit, hélas! qu'on délibère un peu?

XIV

## DÉSOLATION DES OCÉANIDES

### AU PIED DU ROC DE PROMÉTHÉE.

LEHMANN.

Vers le fils de Japet, cloué sur son écueil,
Accourt tout un essaim d'océanides nues,
Bonnes divinités, du fond des flots venues,
Pour pleurer comme on pleure à côté d'un cercueil.

Leurs longs cheveux épars, témoignage de deuil,
Leur touchant abandon, leurs poses ingénues,
Seins de lis, dos d'ivoire, extrémités menues,
Le grand supplicié peut tout voir d'un coup d'œil.

Ma foi, ce roc battu des vagues orageuses
Ne me ferait point peur, pourvu que nos nageuses
Vinssent souvent ainsi se lamenter autour.

Si donc ton cœur est las, mon pauvre Prométhée,
D'une punition tant de fois répétée,
Changeons, je prends ta place, et va pour le vautour!

XV

## NAISSANCE DE VÉNUS.

(Aquarelle d'après Ingres.)

V.-F. POLLET.

Blanche fille des eaux, elle apparaît au monde
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Être surnaturel, tout jeune et gracieux,
Femme dont la figure est enfantine et ronde.

Relevant des deux mains sa chevelure blonde,
Elle livre au regard son corps délicieux :
L'étonnement naïf se peint dans ses beaux yeux,
Et sous ses doigts divins s'égoutte en perles l'onde.

Quatre amours sont au bas. L'un, offrant le miroir,
Petit flatteur qu'il est, la presse de s'y voir.
L'autre tient son genou qu'il serre avec tendresse.

L'autre baise son pied. Le quatrième enfant
A décoché sa flèche, et son air triomphant
Nous dit : Gare à vos cœurs ! en voici la maîtresse.

XVI

## LA TOILETTE D'ATALANTE.

### PRADIER.

Jeune et svelte Atalante aux beaux reins potelés,
De ton Pygmalion ta chair vivante est digne.
Lui seul a le secret de cette forme insigne,
Divinisant les corps par sa main modelés.

A son âme d'artiste ont été révélés
Les mystères profonds du galbe et de la ligne,
Et ces molles rondeurs que la femme et le cygne
Font voir dans leurs contours par les Grâces moulés.

Les païens, ennemis des voiles et des robes,
Ne pétrirent jamais plus moelleux demi-globes,
Ne tracèrent jamais plus purs linéaments.

Heureux qui donne ainsi, réalisant son rêve,
L'éternité du marbre à la beauté si brève,
Et rend visible aux yeux l'idéal des amants!

